

FRÈRE MARIE-VICTORIN, *Lettres biologiques. Recherches sur la sexualité humaine, présentées par Yves Gingras*, Montréal, Boréal, 2018, 276 pages

Lucia Ferretti

Volume 13, numéro 1, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

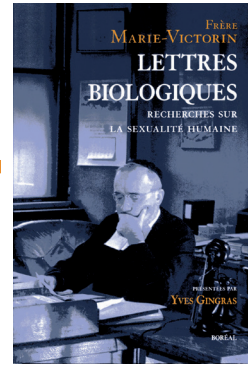
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (2018). Compte rendu de [FRÈRE MARIE-VICTORIN, *Lettres biologiques. Recherches sur la sexualité humaine, présentées par Yves Gingras*, Montréal, Boréal, 2018, 276 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 36–36.

FRÈRE MARIE-VICTORIN  
**LETTRES BIOLOGIQUES. RECHERCHES SUR  
 LA SEXUALITÉ HUMAINE, PRÉSENTÉES PAR  
 YVES GINGRAS**

Montréal, Boréal, 2018, 276 pages



Pendant une dizaine d'années entre décembre 1933 et avril 1944, Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau ont échangé des lettres dans lesquelles ils se sont fait part de leurs recherches, de leurs connaissances et de leur expérience de la sexualité. Ils se sont écrit parce qu'ils savaient qu'aucun des deux, jamais, ne dévoilerait l'existence ni le contenu de cette correspondance. D'ailleurs, les originaux des lettres de Marcelle Gauvreau semblent avoir été détruits. Mais la scientifique a conservé ses copies au carbone et ses brouillons manuscrits, pas encore accessibles à la consultation, ainsi que les lettres de Marie-Victorin. Que l'historien Yves Gingras publie celles-ci m'est d'abord apparu comme un grave viol de leur intimité, et il m'a fallu du temps pour me décider à les lire. J'ai bien fait de finalement m'y résoudre.

Alors que dans le Québec et les sociétés occidentales d'aujourd'hui, plus aucune contrainte sociale – si même il en existe encore – ne peut empêcher deux personnes qui s'aiment de partager leur sexualité, non seulement tel n'était pas le cas dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, mais à ces contraintes Marcelle Gauvreau et Marie-Victorin consentaient sans réserve. Vivre la sexualité à deux ne leur paraissait acceptable que dans le cadre du mariage, si bien qu'aucun des deux n'a jamais tenté vers l'autre ni un geste, ni même un mot qui aurait pu exprimer ou encourager le désir, alors même qu'ils savaient qu'ils s'aimaient. C'est sans doute la plus grande différence culturelle qui existe entre nous et ces deux esprits libres.

Au-delà des longues descriptions techniques des organes sexuels ou des réactions physiologiques qui surviennent pendant l'activité sexuelle, les lettres de Marie-Victorin permettent de découvrir un homme pour qui la sexualité est une composante naturelle et essentielle de l'être humain, et qui encourage sa compagne à la considérer ainsi, ce à quoi elle semble tendre par elle-même de toute façon. Ce ne sont pas eux qui, malgré l'interdiction absolue de sexualité faite par leur époque aux religieux et aux célibataires, cultivent une conscience coupable de leur intérêt pour la chose ni du plaisir qu'ils en tirent, et ce d'autant plus qu'ils réussissent à s'en tenir à une attitude proprement scientifique; attitude qui, autant qu'on puisse en juger de l'extérieur, n'apparaît pas de façade ou d'autoprotection, mais bien telle quelle, tout simplement. Sauf le coït,

Marie-Victorin ne s'interdit rien, surtout à Cuba où il passe quelques années à la fin de sa cinquantaine. Malgré sa largeur d'esprit, on se demande comment il aurait réagi si Marcelle Gauvreau avait fait, ou voulu faire, ou pu faire comme lui, mais ce ne fut pas le cas. En effet, malgré toute la liberté que le religieux encourage à prendre la jeune femme, on ne peut que remarquer la discrète pression à la fidélité qu'il exerce sur elle, notamment quand il lui répète tout le bien que lui fait sa présence et qu'il l'appelle à l'occasion son «épouse spirituelle». Cela dit, leur correspondance montre par ailleurs à quel point Marie-Victorin a soutenu, encouragé et valorisé la vocation scientifique de Marcelle Gauvreau.

Dans sa solide introduction, Yves Gingras insiste lui aussi sur le «regard savant» que pose Marie-Victorin sur la sexualité et il rappelle que ce n'est pas seulement dans le Québec catholique des années 1930 et 1940 que cela était assez inconcevable: l'entomologiste américain Alfred Kinsey a subi les foudres de ses confrères et ce n'est qu'une vingtaine d'années après qu'il l'ait écrit que le fameux rapport Kinsey fut publié. Gingras souligne en outre que le vœu de chasteté n'est pas facile à honorer et que bien des prêtres et des religieux n'ont pu y parvenir qu'en pouvant compter eux aussi sur une présence féminine dans leur vie, une amie à qui écrire et qui leur donnait accès à un autre monde que celui seulement masculin qui était le leur. C'est d'ailleurs en bonne partie parce qu'il juge la mixité essentielle à l'équilibre psychique que Marie-Victorin se prononce très tôt en faveur de la coéducation des garçons et des filles dans les mêmes écoles et les mêmes classes, en faveur aussi d'une franche éducation sexuelle des adolescents et des adolescentes, sans moralisme. Les lettres que s'écrivent Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau participent d'ailleurs, selon Gingras, de cette «éducation mutuelle» à la sexualité qu'ils font l'un de l'autre. L'historien fait de ces deux-là, avec raison, des scientifiques et des croyants qui ont réussi à ne pas s'encombrer des prescriptions scientifiques, morales et sociales de leur temps.

Lucia Ferretti

*Chef de pupitre, Histoire et culture*

## Dix numéros par an depuis 100 ans!

L'Action nationale. Mieux comprendre pour mieux agir.

